181 8°B BERNARD BOTTE, O.S.B 17

Le mouvement liturgique

Témoignage et souvenirs

desclée

LE MOUVEMENT LITURGIQUE

8° 5 181

LE MOUVEMENT LITURGIQUE

BERNARD BOTTE, O.S.B.

LE MOUVEMENT LITURGIQUE

TÉMOIGNAGE ET SOUVENIRS

DESCLÉE

LE MOUVEMENT LITURGIQUE

ISBL 2-7189-0003-2

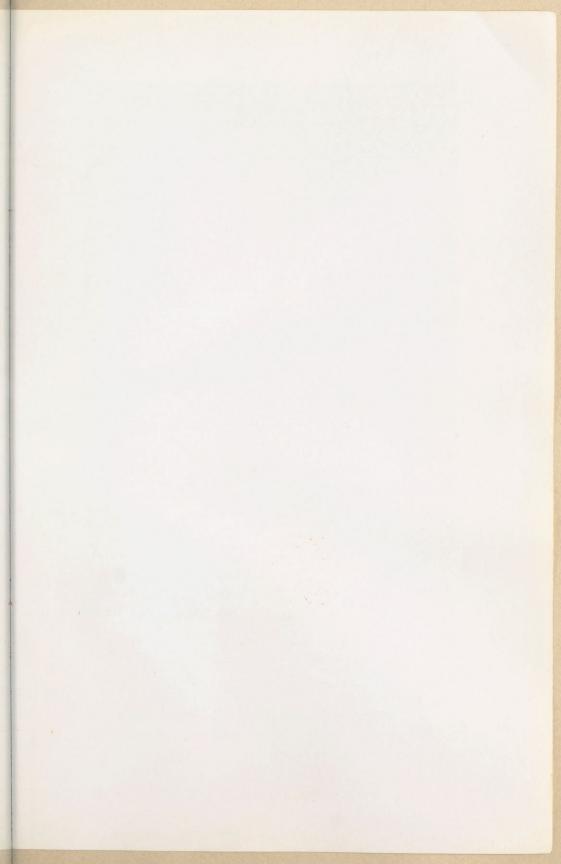
Nihil obstat. V. Descamps, can. libr. cens.

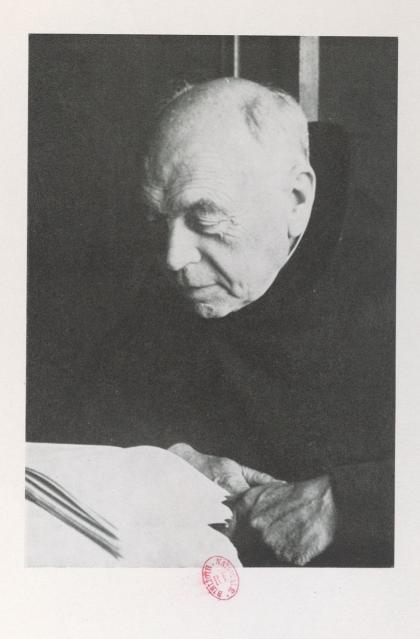
Imprimatur. Tornaci, die 24 octobris 1973. T. Thomas, vic. gen.

© by Desclée et Cie, Paris

Printed in Belgium

All rights reserved





A la mémoire de dom Lambert Beauduin à l'occasion du centenaire de sa naissance 4 août 1873

Introduction

Il y a deux espèces d'écrivains. Il y a les écrivains de vocation, qui sont poussés à écrire par une nécessité intérieure, qui croient avoir un message à transmettre à leurs semblables et qui veulent le faire le mieux possible. La seconde espèce est celle des écrivains à la commande. Ce sont des gens qui ont été amenés par les hasards de la vie à écrire quelque chose et à qui on est venu demander de continuer. Une fois pris dans l'engrenage, ils ne peuvent plus se dégager. Je crois appartenir à la corporation de ces honnêtes tâcherons. Quand je parcours ma bibliographie, je ne vois rien qui ne m'ait été demandé par quelque éditeur, directeur de revue ou organisateur de congrès. Jamais je n'aurais songé de moi-même à entreprendre une édition de la Tradition apostolique de saint Hippolyte, et moins encore de glisser ma prose dans la très sérieuse Encyclopaedia Britannica, entre Hippocrate et Hippopotame, avec l'article Hippolyt (Canons of).

Or voilà qu'au moment du repos, je m'assieds devant mon Erika pour écrire des choses que personne ne m'a demandées. Aurais-je découvert sur le tard que j'ai moi aussi un message à transmettre au monde et que je ne veux pas 8 INTRODUCTION

mourir avant de l'avoir fait? Je n'ai pas cette naïveté. Est-ce que, en vertu de la vitesse acquise, je ne peux pas m'arrêter, comme ce personnage de « Zazie dans le métro », qui, après avoir descendu l'escalier de la tour Eiffel, continue à tourner devant la sortie? C'est possible, mais j'aimerais tout de même donner une meilleure justification de mon entreprise. Alors, voici ce que j'ai trouvé.

J'ai été témoin du mouvement liturgique à ses origines, et je suis sans doute le dernier. J'y ai été mêlé personnellement pendant de longues années et j'ai connu la plupart des hommes qui ont eu quelque influence. Peut-être dans une vingtaine d'années des historiens éprouveront-ils le désir de m'interroger, mais je ne serai plus là pour leur répondre. Alors je leur réponds par avance. En somme, c'est une commande anticipée à laquelle j'obéis.

Si le lecteur n'est pas satisfait de cette explication, il est libre d'en proposer une autre. En tout état de cause, qu'il ne cherche pas ici des révélations sensationnelles. Je n'ai pas de documents secrets à publier. Les faits que je rappellerai sont connus et je ne pourrai y ajouter que des détails. Mais ce que je voudrais faire surtout, c'est donner à ces faits un éclairage différent de celui sous lequel les voient les historiens qui travaillent sur des archives, c'est-à-dire sur des papiers. Les gens dont ils parlent ne sont pour eux que des noms. Pour moi, ce sont des personnages vivants qui méritent mieux que l'oubli.

Le point de départ

Pour comprendre un mouvement, il faut connaître son point de départ. Qu'était la pratique liturgique au début du XXe siècle? Les jeunes d'aujourd'hui ne peuvent évidemment pas l'imaginer. Mais les moins jeunes — ceux qui arrivent à la cinquantaine — se tromperaient en se référant à leurs souvenirs d'enfance, car en vingt ans beaucoup de choses avaient changé. Il faut revenir aux toutes premières années du siècle, au moment où je suis entré au collège. Je tiens à dire que je n'ai pas été un de ces enfants martyrs qui subissent le collège comme un bagne et en restent traumatisés pour le reste de leurs jours. Mes critiques ne sont donc pas inspirées par la rancœur. J'aimais mon vieux collège et je m'y suis en somme bien amusé. Je n'étais pas davantage un enfant précoce dont le sens esthétique pouvait être blessé par la pauvreté littéraire et musicale de ce qu'on nous faisait chanter, et je braillais avec les autres, en toute innocence : « O Jésus, tu m'embrases de célestes extases », ou bien : « Volez, volez, anges de la prière ». Mes critiques sont rétrospectives. C'est avec le recul du temps que j'essaie de revoir les faits et de les comprendre.

Tous les matins à 8 heures, il y avait une messe à la

chapelle des élèves. C'était en fait une grande salle d'étude dans laquelle on avait placé des deux côtés d'une allée centrale une série de bancs. Au fond il y avait une petite abside entre deux sacristies, avec un autel unique. La messe était dite par un vieux Père à peu près aphone: même au premier rang on ne percevait qu'un murmure. On se levait à l'évangile, mais ce qu'était cet évangile, personne ne songeait à nous le dire. On ne savait même pas quels saints on fêtait ou pour quels défunts on célébrait des messes en noir. Le missel pour les fidèles était inexistant. On pouvait se plonger dans n'importe quel livre de prière. Mais on nous tirait de temps en temps de notre somnolence en récitant tout haut quelques dizaines de chapelet ou en chantant un motet latin ou un cantique français. Le seul moment où l'on priait avec le prêtre était après la messe, quand le célébrant, agenouillé au pied de l'autel, récitait les trois Ave Maria avec le Salve Regina et autres prières prescrites par Léon XIII. Il n'était pas question de communier à cette messe. D'ailleurs à l'époque personne ne semblait voir un rapport entre la messe et la communion.

Dans les deux paroisses de ma ville natale, ce n'était pas beaucoup mieux. Il y avait des messes chantées, mais c'était un dialogue entre le clergé et le clerc-organiste. Le peuple restait muet et passif. Chacun peut à son gré réciter le chapelet ou se plonger dans Les plus belles prières de saint Alphonse de Ligori ou L'imitation de Jésus-Christ. Quant à la communion, on peut la recevoir avant la messe, après la messe ou au milieu de la messe, mais jamais au moment prévu par la liturgie. C'est une question d'horaire : on donne la communion tous les quarts d'heure. Quand une messe commence à l'heure, on est sûr de voir, au quart sonnant, un prêtre en surplis qui sort de la sacristie, se précipite à l'autel et interrompt le célébrant pour extraire un ciboire du tabernacle. Le célébrant peut alors continuer la messe jusqu'au moment où on le dérangera de nouveau

pour remettre le ciboire dans le tabernacle. Le doyen de la Ville-Haute à Charleroi, Monseigneur Lalieu, docteur en théologie et auteur d'un livre sur la messe, consulté par une de mes sœurs sur le meilleur moment pour communier, lui conseille de communier avant la messe et d'offrir celle-ci en action de grâce. Cela nous semble étrange, mais il faut tenir compte des idées de l'époque. La messe a cessé d'être la prière de la communauté chrétienne. C'est le clergé qui s'en charge entièrement en son nom. Dès lors les fidèles ne peuvent s'y associer que de loin et se livrer à leur dévotion personnelle. La communion apparaît comme une dévotion privée sans lien spécial avec la messe.

C'est donc le clergé qui a la charge de la liturgie. Comment s'en acquitte-t-il? En général avec dignité, en observant les rubriques. Il y a cependant quelque chose de curieux. Presque tous paraissent terriblement pressés et sont affligés d'une singulière maladie du langage. Même sans connaître le latin, on ne pouvait manquer de s'apercevoir qu'ils bredouillaient et avalaient bon nombre de syllabes. Et quand on connaissait le latin, on faisait des découvertes savoureuses. J'ai connu un prêtre qui, en télescopant dans son Confiteor l'archange saint Michel et saint Jean-Baptiste, avait créé un nouveau saint : beato Michaeli Baptistae. C'est le même qui, à la communion, prononçait régulièrement : Ecce Agnus Dei, ecce peccata mundi. Cela ne semblait scandaliser personne quand cela ne dépassait pas la mesure, mais ce cafouillage n'ajoutait rien à la beauté des offices.

Pendant ce temps, les fidèles priaient comme ils pouvaient, chacun de son côté. Les seuls moments où ils priaient ensemble étaient quand on récitait le chapelet à haute voix ou quand on chantait des cantiques. On s'est beaucoup moqué de ces cantiques, et il est vrai qu'il y en avait de ridicules. Il serait peut-être amusant de faire une anthologie de cette littérature. Mais ce jeu de massacre est trop facile, et, au fond, c'est injuste. Car des milliers de gens simples

ont trouvé dans ces couplets naïfs un aliment pour leur piété, et en les chantant ensemble, ils ont pu sentir un moment qu'ils n'étaient pas une foule anonyme, comme des voyageurs rassemblés par hasard dans un hall de gare, mais une communauté fraternelle de croyants. Le scandale n'est pas que les chrétiens aient chanté ces cantiques, c'est qu'ils n'aient pas eu d'autre nourriture pour alimenter leur foi et leur piété. Car, il faut le reconnaître, la prédication était alors à son niveau le plus bas.

Je m'en voudrais de jeter le discrédit sur une génération de prêtres qui m'a toujours paru respectable. Les prêtres que j'ai connus dans ma jeunesse étaient presque tous des hommes pieux et dévoués. Ils vivaient simplement, très près de leur peuple, surtout dans les paroisses ouvrières. Le seul luxe qu'on aurait pu leur reprocher était leur cave à vin. Mais le vin était à peine un luxe en Belgique en ces années d'abondance. Dans le clergé, c'était une vieille tradition d'hospitalité. Il fallait qu'un curé qui recevait ses confrères. à l'occasion de l'Adoration ou d'une réunion décanale, puisse leur offrir un bon repas avec du vin. Dans mon diocèse, il v avait une mesure qu'on ne pouvait dépasser et qui tenait dans la règle : una minus; c'est-à-dire que, si on était dix, on ne pouvait boire que neuf bouteilles. En dehors de ces agapes, la plupart des prêtres vivaient modestement et ils se montraient charitables et généreux. On ne se privait pas de rire de leurs manies et de leurs originalités, mais on les respectait. Il y avait de rares exceptions, mais elles ne faisaient que confirmer la règle : les prêtres que j'ai connus dans mon enfance ne ressemblaient en rien aux caricatures qu'on voyait dans L'assiette au beurre. C'étaient de bons prêtres, conscients de leurs responsabilités. Alors comment expliquer qu'on en soit venu à une situation qui nous paraîtrait aujourd'hui insupportable? Il faut se rappeler ce qu'était la formation qu'ils avaient reçue.

La plupart des prêtres avaient fait les six années d'huma-

nités gréco-latines avant d'entrer au séminaire. Ils faisaient ensuite deux années de philosophie et au moins trois années de théologie. Que valait leur formation théologique?

La base de l'enseignement était la théologie dogmatique. Les divers traités s'étaient formés graduellement, au hasard des controverses avec les protestants, les jansénistes et les philosophes. Après le Concile de Vatican I, les théologiens semblaient s'être un peu assoupis et leurs recherches se portaient sur des disputes d'écoles sans grand intérêt. Tout cela était condensé en des manuels squelettiques, faits d'une série de thèses qu'on prétendait démontrer par des arguments sommaires tirés de l'Écriture, des Pères et des conciles. Tout cela était horriblement sec et mal équilibré. On ne voit pas comment cela aurait pu servir à la prédication, sinon pour vérifier si on ne tombait pas dans l'hérésie.

On aurait pu espérer trouver un correctif dans les cours d'Écriture sainte. Malheureusement il n'en était rien, et même la situation était pire. L'exégèse catholique avait pris, vis-à-vis de la critique protestante ou indépendante, une position radicalement négative. Dès lors le cours d'Écriture sainte devenait un cours d'apologétique. Il fallait réfuter les adversaires, et puis résoudre des difficultés parfois imaginaires. C'est le cas du fameux lièvre biblique. On m'a regardé d'un air incrédule, il n'y a pas bien longtemps, parce que je rappelais que ce lièvre avait troublé le sommeil des exégètes. La Bible classe le lièvre parmi les ruminants, ce qui est une erreur certaine aux yeux des naturalistes. Comment expliquer que l'Esprit-Saint ait si mal inspiré Moïse? Ceux qui s'intéressent au problème trouveront un essai de solution dans le Dictionnaire apologétique de la foi catholique du Père A. d'Alès, et ils verront que je n'invente rien. Les manuels bibliques étaient encombrés de problèmes du même genre : authenticité mosaïque du Pentateuque, création en six jours, universalité du déluge, arrêt du soleil par Josué, concordance et discordance des évangiles et bien d'autres questions ana-

logues. Les manuels d'Écriture sainte devenaient de ces introductions qui vous empêchent d'entrer parce que, après les avoir lues, on n'avait plus ni le temps ni l'envie de lire le texte. Si l'on veut juger du niveau des études bibliques catholiques à l'époque, il suffit de parcourir le Dictionnaire de la Bible de Vigouroux. J'ai eu un jour la naïveté d'y chercher un article sur la grâce. Il n'v en avait pas, mais i'v ai trouvé une excellente documentation sur la variété des graisses dont il est question dans la Bible. La Bible apparaissait comme un monument vénérable, mais un peu encombrant. Si elle est l'objet de tant d'attaques, mieux vaut la mettre à l'abri en en parlant le moins possible. Tel est le réflexe que semble avoir déclenché cet enseignement apologétique. On fait de temps en temps une citation de l'Écriture à titre d'argument, et même on commence un sermon par un verset biblique. Mais ces bouts de textes isolés n'ont pas grande portée. Ils semblent avoir été puisés dans quelque «Trésor du prédicateur» plutôt que dans la Bible ellemême, car ce sont toujours les mêmes qui reviennent et avec les mêmes erreurs. C'est ainsi qu'un jésuite pointilleux a écrit un livre sur les contresens bibliques des prédicateurs.

Quant à la morale et au droit canon, ils étaient enseignés surtout en vue de la pratique de la confession. Les manuels théoriques étaient doublés par des recueils de cas de conscience. Je crois que cet enseignement était efficace, mais c'était avant tout une morale du péché, c'est-à-dire une morale négative. Parmi les histoires idiotes on racontait ce dialogue : « Sur quoi a prêché le curé? — Sur le péché. — Qu'est-ce qu'il en a dit? — Il est contre. » C'est vrai, les sermons étaient le plus souvent « contre », et ce n'était pas inutile. Mais on aurait aimé qu'ils soient plus souvent « pour ».

Reste la liturgie. Ici, il faut bien préciser ce que signifie le terme de liturgie dans l'enseignement. Quand on étudie la messe ou les sacrements, on peut le faire sous trois aspects différents. On peut faire une synthèse des vérités que l'Église nous propose à leur sujet. On peut aussi décrire minutieusement les rites prescrits par l'Église. On peut enfin étudier les prières liturgiques que la tradition nous a léguées. Le premier aspect faisait l'objet de la théologie dogmatique. Le second relevait du cours de liturgie. Le troisième était complètement négligé. Liturgie signifiait donc « rubriques ». C'est une confusion qui a survécu longtemps dans certains esprits. Ainsi en 1921 ou 1922, j'ai entendu le Chanoine A. De Meyer, professeur à l'Université de Louvain, déclarer à son cours d'histoire qu'il fallait laisser au peuple ses dévotions populaires, qu'il ne s'intéresserait jamais aux rubriques du missel. Je ne sais plus ce qui avait provoqué cette sentence définitive contre le mouvement liturgique. probablement la seule présence de quelques bénédictins dans l'auditoire. Mais cela donne une idée exacte de ce qu'évoquait le mot liturgie dans l'esprit d'un professeur d'université. La liturgie était donc la partie cérémonielle du culte vidé de son contenu réel. Il fallait préparer les clercs à exécuter correctement les actes rituels, et c'était très bien. Il est seulement regrettable qu'on n'ait pas songé à expliquer les textes liturgiques et à montrer les richesses spirituelles qu'ils contiennent. A la manière dont ces textes étaient lus, on comprenait que la plupart des prêtres ne prêtaient au sens qu'une lointaine attention. Ce n'était évidemment pas un aliment pour leur piété; ce ne pouvait être une source pour leur prédication.

Ainsi s'explique, je crois, la pauvreté de la prédication au début du XX^e siècle. L'indigence de l'enseignement dans les séminaires préparait mal les clercs au ministère de la parole. Ni les cours de théologie, ni ceux d'Écriture sainte, ni ceux de liturgie ne leur fournissaient matière à prédication. Ils n'avaient rien à dire, sinon des sermons moralisants dont ils étaient eux-mêmes saturés. Ils prêchaient par devoir, parce que c'était prescrit, comme ils observaient les

rubriques. Je me souviens de la confidence d'un vieux Père jésuite pour qui j'ai toujours eu beaucoup d'estime : « C'est ennuyeux de prêcher : on répète toujours la même chose et cela ennuie tout le monde. » Les prêtres ne croyaient plus à la prédication.

On s'étonnera peut-être que, parlant du mouvement liturgique, je m'arrête si longuement au problème de la prédication. C'est que la prédication fait partie de la liturgie. Dans toute la tradition aussi loin qu'on remonte, il n'y a jamais eu de liturgie sans la proclamation de la parole de Dieu et son explication. Rêver d'une liturgie qui se suffise à ellemême est une utopie. Ce serait contraire à toute la tradition, aussi bien en Orient qu'en Occident : les grands évêques, comme saint Jean Chrysostome ou saint Augustin, ont cru de leur devoir d'animer l'assemblée liturgique par leur parole en expliquant l'Écriture. Et ce serait contraire à la psychologie la plus élémentaire : il n'y a pas de fête profane où quelqu'un ne prenne la parole pour en donner le sens et traduire les sentiments communs de l'assemblée.

Sans doute les prêtres du XIXe siècle ne sont pas responsables du voile que l'emploi du latin avait tendu entre l'autel et la nef. Mais ils n'ont rien fait pour percer le voile. Ils auraient pu par leur prédication faire connaître au peuple une partie des richesses contenues dans les lectures bibliques et dans les prières liturgiques. Mais ces richesses ils les ignoraient eux-mêmes, et c'est leur excuse. Ouoi qu'il en soit des responsabilités, le mal était profond. Non seulement les rites étaient exécutés à la va-vite, mais le peuple chrétien n'avait plus pour soutenir sa foi que des nourritures de remplacement et il avait perdu le sens de certaines valeurs. L'Apostolat de la prière a lancé un jour ce slogan contestable: « La messe le dimanche par devoir, le vendredi par amour. » C'est bien cela. La messe était une obligation personnelle de chaque chrétien, imposée arbitrairement par une loi positive de l'Église. L'idée que la messe dominicale

est l'assemblée plénière du peuple de Dieu, où tous les fidèles viennent écouter ensemble la parole de Dieu et se nourrir du pain de vie, était oubliée. Il a fallu attendre Pie X pour rappeler que l'eucharistie n'était pas la récompense des parfaits qui cherchaient le seul à seul avec Jésus, mais la nourriture normale du chrétien qui veut vivre sa foi. Les fidèles, laissés à eux-mêmes, s'isolaient de plus en plus dans un individualisme religieux et un moralisme étriqué dont l'idéal était de faire son salut chacun pour son compte en évitant le péché mortel.

C'est de la réaction contre cette situation qu'est né le mouvement liturgique. Le premier écho que j'en ai eu a été la publication de La vie liturgique. Il y avait une partie fixe contenant l'ordinaire de la messe, et des fascicules mensuels qui donnaient le propre des messes dominicales avec un petit supplément. C'est par là que j'ai appris qu'il devait y avoir prochainement des journées d'études à l'abbaye du Mont César. Je connaissais déjà l'abbaye de Maredsous et, comme je songeais à la vie bénédictine, je décidai de profiter de l'occasion pour aller voir cet autre monastère dont je n'avais jamais entendu parler. C'est ainsi qu'un beau jour du mois d'août 1910, je débarquai à Louvain, et je gravis pour la première fois la côte de la route de Malines pour sonner à la porte du monastère où je devais passer toute ma vie.

La naissance du mouvement

Les historiens du mouvement liturgique sont unanimes à placer sa date de naissance au Congrès de Malines de 1909, au jour où dom Lambert Beauduin présenta son rapport sur la participation des fidèles au culte chrétien. On pourrait se demander s'il n'y a pas quelque abus à dresser un acte d'état-civil pour un mouvement d'idées comme pour un bébé qui vient de naître. Les idées que proposait dom Beauduin n'avaient rien de révolutionnaire et lui-même se défendait d'être un novateur. Au contraire, il s'appuyait sur la tradition et il invoquait souvent des paroles de Pie X sur la participation des chrétiens aux saints mystères comme source indispensable de vie. S'il s'agit des idées de dom Beauduin, il est clair qu'il a eu des précurseurs. Mais s'il s'agit du mouvement proprement dit, c'est-à-dire de l'action, c'est autre chose. Qu'on me pardonne cette définition peu scolastique, mais le mouvement, c'est quand ça bouge. Si le rapport de dom Beauduin était resté un discours académique enseveli dans les Actes d'un congrès, il n'y aurait pas eu de mouvement. Celui-ci n'a réellement commencé que le jour où des initiatives concrètes ont traduit les idées en action et ont déclenché un effort continu pour changer les

choses. Or là, il n'y a pas de doute possible. Quand on suit le cheminement du mouvement liturgique à travers les différents pays d'Europe et des Amériques, on constate que c'est bien le même mouvement qui se continue, non pas simplement parce que l'initiative de dom Beauduin est la première en date, mais parce qu'il y a toujours des traces d'une influence positive. C'est bien du Mont César qu'est parti le mouvement liturgique.

Quand j'arrivai au Mont César pour la première fois, je ne me doutais pas de l'importance de ce qui se passait, et personne à vrai dire ne s'en doutait. Je me trouvais dans un monastère tout neuf, encore inachevé, avec une petite communauté. L'Abbaye avait été fondée en 1899 par Maredsous. Il y avait sept profès venus de Maredsous, sept autres entrés depuis la fondation, un novice et cinq frères convers.

Le Père Abbé Robert de Kerchove d'Exaerde était le type du vieux gentilhomme flamand, courtois et un peu distant. Ses années de jeunesse s'étaient partagées entre la vie de château et des voyages à l'étranger. Rien ne paraissait le préparer à la vie monastique. Il nous a raconté un jour l'origine de sa vocation. Il avait jugé, à un moment donné, qu'il était temps de fonder un foyer. Il avait fait son choix et il était parti pour faire sa demande chez les parents de l'élue, qui habitaient au littoral. Au moment de sonner, il s'était ravisé et s'était dit : « Réfléchissons encore. » Il s'était alors promené au bord de la mer, et c'est le flux et le reflux des vagues qui lui avait suggéré d'austères réflexions sur la fragilité des choses de ce monde. Il avait alors décidé de se consacrer entièrement à Dieu, et il l'avait fait sérieusement comme il faisait toutes choses. C'est lui qui avait été chargé par l'abbé de Maredsous, dom Hildebrand de Hemptine, de préparer la fondation en acquérant les diverses propriétés qui couvraient la colline du Mont César, et de surveiller la construction des premiers bâtiments. Il débarqua en gare de Louvain le 13 mai 1899 avec le groupe des fondateurs, et ils se rendirent à l'Abbaye en procession, croix en tête. C'était un homme droit et consciencieux, courageux aussi.

Comme prieur, dom Eugène Vandeur avait succédé à dom Columba Marmion, devenu abbé de Maredsous. L'air très jeune, souriant et aimable, il était encore peu connu, mais il devint rapidement un directeur de conscience recherché. Il écrivit un certain nombre de livres de spiritualité, dont un était intitulé : La vierge chrétienne dans sa famille. L'ouvrage était accompagné d'un papillon où on lisait : « Ce livre a pour but de viriliser la jeune fille, d'en faire une femme... » Malheureusement, le brave Père se laissa embarquer dans la fondation d'une nouvelle congrégation de femmes, ce qui lui attira une série de déboires. Il est mort à Maredsous, il n'y a pas si longtemps, à l'âge de 90 ans. La dernière fois que je l'ai revu, je croyais toujours retrouver son air juvénile et son sourire accueillant de jadis. Etait-ce une illusion?

Le sous-prieur était dom Bruno Destrée, le frère du député socialiste de Charleroi. Sa calvitie totale rendait plus net un profil qui ressemblait étrangement à celui des Saxe-Cobourg. Il s'était lancé très jeune dans la littérature. C'est lui l'Olivier-Georges Destrée qui fit partie du groupe de La Jeune Belgique. C'est l'art et la poésie qui le ramenèrent à la foi. Il avait gardé un souvenir ébloui de ses voyages en Italie, dont il admirait non seulement la lumière et les paysages, mais aussi les saints et les mystiques. Il continuait à écrire des poèmes. C'est en les recopiant que j'ai appris la dactylographie pendant mon noviciat. Il avait aussi été marqué par les cours de théologie de dom Columba Marmion. Il faisait cependant une distinction. Les cours de dom Marmion étaient beaucoup meilleurs quand il n'avait pas eu le temps de les préparer. Au contraire, quand il les préparait, il entrait dans de subtiles distinctions qui déroutaient le poète qu'était dom Bruno.

Dom Hilaire Delaet était un saint homme, mais d'une piété un peu trop voyante. Lors de l'entrée processionnelle des moines à Louvain, un journaliste avait signalé qu'un d'entre eux agitait dangereusement un rosaire. C'était sûrement le Père Hilaire. Sa tendance au scrupule le rendait inapte à certains emplois. Le brave Père ne pouvait guère que prier pour ses confrères, et il le faisait avec ferveur et de bon cœur.

Dom Léon Cools était prêtre du diocèse de Malines avant d'entrer à Maredsous. Il était instructeur des frères convers et il faisait un peu de ministère dans les environs. Il avait la passion de la politique. Quand il s'assoupissait en récréation, il suffisait de prononcer tout haut le mot « libéral » pour qu'il se réveille et que son œil lance des éclairs menaçants.

Dom Ildephonse Dirkx était chantre et économe. Comme chantre il avait réussi à former le chœur. Le chant était très bon malgré le petit nombre de voix. Comme économe il s'en tirait dans le domaine général, mais sa charge comportait aussi l'exploitation de la ferme, domaine dans lequel il était incompétent. Ainsi il avait acheté un bovidé dont on n'a jamais pu tirer la moindre goutte de lait, et pour cause. Il avait quelques connaissances en archéologie et il avait rassemblé une documentation photographique assez abondante. Il passera plus tard au rite byzantin et suivra dom Beauduin à Amay. Il portera alors une magnifique barbe rousse.

Dom Willibrord van Nierop était le premier profès du Mont César. C'était un solide Hollandais à la voix sonore. Il faisait la joie de la communauté par sa naïveté et son langage pittoresque. J'avoue avoir abusé parfois de sa candeur, mais nous étions tout de même bons amis.

Dom Albert de Meester de Betzenbroek était une vocation tardive. Il avait fait son droit, puis avait travaillé un certain temps au Musée Ravenstein à Bruxelles. Il avait un peu l'allure d'un aristocrate désabusé. Il garda jusqu'au bout un humour très particulier. Il avait plus de 90 ans et sa santé

Table des matières

Inti	oduction		7-8
1.	Le point de départ		9-17
2.	La naissance du mouvement		18-27
3.	La belle époque		28-38
4.	Nouveau départ		39-53
5.	Dom Bernard Capelle		54-65
6.	Nouveaux ouvriers		66-76
7.	Le Centre de Pastorale Liturgique de Paris		77-86
8.	Problèmes de traduction		87-96
9.	Élargissement du mouvement		97-109
10.	L'enseignement de la liturgie		110-118
11.	L'Institut Supérieur de Liturgie de Paris .		119-135
12.	Les Conférences de Saint-Serge		136-144
13.	Vers le Concile		145-155
14.	Le Consilium		156-164
15.	Les rites d'ordination		165-178
16.	La réforme de la messe		179-187
17.	La confirmation		188-198
18.	Bilan		199-208
Index des noms cités			209-211



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX° siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

т

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia

— Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit —

dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

